

RAVEL (LUCIEN)

Châlons 1854-1857

La mort fauche, en ce moment, à tort et à travers, nos promotions châlonnaises approchant la soixantaine, et semble ne pas vouloir leur laisser atteindre cette limite.

Nous venons, en effet, de perdre, coup sur coup, Hyver, Vaucher, Ravel, Govignon. On en est à se demander à qui le tour?

Le 5 janvier dernier, notre regretté camarade Ravel (Lucien), entrepreneur de travaux publics, membre de notre Société depuis 1867 et perpétuel depuis 1885, s'éteignait presque subitement en son domicile à Paris.

Sa mort prématurée n'était prévue ni par sa famille, ni par ses nombreux amis.

Nous l'avions encore vu plein de vigueur le 24 décembre, à l'enterrement de notre camarade Hyver.

Ni la science, ni les soins dévoués dont l'entoura sa famille ne purent rien contre le mal qui le frappa.

Ravel est né à Neufchâteau (Vosges), le 15 octobre 1839.

Il fit ses études au collège de cette ville, où il laissa de brillants souvenirs, y ayant, dans le cours de son passage, tenu toujours les premières places.

Ses camarades d'enfance ont conservé de lui le meilleur souvenir, et la nouvelle de sa mort les a péniblement affectés. Ils citent Ravel comme un modèle de travailleur, un excellent camarade et de grand cœur.

Tous ceux d'entre nous, qui l'ont revu dans ces derniers temps, depuis son retour en France, trou-

veront qu'il n'avait pas changé, et qu'il était resté l'homme qu'il promettait étant jeune.

A sa sortie du collège, il entra à Châlons en 1854, et en quittant l'École, débuta comme ajusteur aux ateliers du Pont de Chaumont, à l'entreprise Parent-Schaken et C^{ie}, constructeurs de la ligne de Saint-Dizier à Gray.

Son travail et son intelligence le firent bientôt remarquer, car, quelques mois plus tard, il était dessinateur, puis conducteur des travaux de l'entreprise qui, une fois la ligne terminée, l'envoya en Hollande pour l'exécution de travaux analogues.

A partir de 1860, notre regretté camarade Ravel vécut à l'étranger, et aucun de nous ne l'ayant suivi dans ses voyages à travers l'Europe, nous devons à l'obligeance d'un de ses collaborateurs et amis (M. Simonet) les renseignements qui nous permettent de retracer l'historique de sa carrière si bien remplie, mais trop tôt terminée.

Il entra à cette époque (1860) à l'entreprise Vitolé-Picard et C^{ie}, constructeurs de la ligne de Malaga à Cordoue (Espagne), et très peu de temps après fut envoyé comme conducteur des travaux dans la partie la plus accidentée de la ligne (quatorze tunnels à la suite les uns des autres), où il rencontra de sérieuses difficultés qu'il sut surmonter, ce qui fit ressortir ses aptitudes, admirer son activité, son intrépidité, et lui valut de passer chef de section

en 1864, puis chef de division de la ligne de Belmez-Almorchon en 1867.

Nous retrouvons Ravel en Turquie, en 1872, comme chef de division de la ligne de Chumla-Iamboli, où il resta jusqu'à la fin des travaux (1876), époque à laquelle il revint en France près de sa mère, où il comptait se fixer.

Mais son séjour y fut de courte durée, car sa réputation étant faite, il fut rappelé en Espagne en 1878, comme ingénieur de l'entreprise Dauderni, pour construire la ligne de Madrid-Ciudad-Real. Il devient ensuite ingénieur en chef de la ligne de Madrid à la frontière portugaise, qu'il fit rapidement étudier et construire à la satisfaction du concessionnaire, M. Lagondera.

Il va ensuite en Portugal comme ingénieur en chef de la ligne de Lisbonne-Cintra, pour la construction de laquelle on lui fixe un prix à forfait. C'est ici que nous retrouvons le grand cœur de Ravel, qui, ayant accepté le forfait, proposa à ses collaborateurs (les chefs de section qui l'avaient suivi dans les différents travaux qu'il avait dirigés) de partager avec eux, au prorata des appointements de chacun, les bénéfices qui pourraient résulter du forfait, ce qu'ils acceptèrent avec joie et reconnaissance. Ravel avait donc déjà, à cette époque, l'idée de la participation aux bénéfices, qui prend aujourd'hui de la consistance, et semble vouloir

entrer dans nos mœurs. Bien malgré lui, il ne put mettre complètement son projet à exécution parce que, quelque temps après, par suite d'intrigues, les administrateurs français à la tête de la Société furent remplacés par des administrateurs portugais qui remirent les travaux en adjudication.

Les adjudicataires, qui connaissaient Ravel de longue date, et avaient en lui pleine confiance, le prirent comme associé, avec la direction suprême des travaux, qu'il mena à bien, ainsi que d'autres, et quelques années plus tard, ceux considérables du port de Leixoes, près de Porto.

A la fin de 1888, il revient de nouveau en France avec l'intention de s'y installer définitivement, et prendre un repos bien mérité; mais sa vie toute de labeur ne s'accommode pas de cette inaction, et il reprend bientôt, avec d'autres associés, la concession de la ligne d'Alcoy-Gandia et celle du port de cette dernière ville.

Ravel sut, par son travail, mériter non seulement l'estime, mais aussi l'amitié de ses supérieurs, et par son amabilité, l'affection de tous ses subordonnés. Nous le voyons arriver de grade en grade à conquérir une place brillante dans la construction des chemins de fer, où il était passé maître. Voilà ce que fit Ravel.

La Société est fière d'avoir de tels membres, et on peut dire qu'il est un de ceux d'entre nous qui

porta le plus haut, à l'étranger, le drapeau de nos Écoles d'Arts et Métiers pour la construction des voies ferrées.

Au moment où ses grands travaux étaient sur le point de se terminer, sa fille aînée, qu'il chérissait, mourut en 1892, et depuis cette époque, le chagrin que lui causa cet événement aggrava, dans une certaine mesure, l'état diabétique dont il était atteint et qui vient de l'enlever à l'affection des siens et de ses nombreux amis.

Ravel, ayant toujours vécu à l'étranger, n'avait pas de relations suivies avec ses anciens Camarades; aussi fûmes-nous très heureux de le retrouver, il y a seulement quelques années, à nos réunions amicales du dernier samedi du mois, où il était si bien accueilli et si bien considéré. La seule chose que nous regrettions était de ne pas l'y rencontrer plus souvent.

A notre réunion du dernier samedi de janvier, tous les Camarades présents, sociétaires ou non, ont été très surpris d'apprendre sa mort, et ont vivement regretté, n'ayant pas été prévenus, de n'avoir pu l'accompagner à sa dernière demeure. Des mesures ont été prises pour en éviter le retour. Ravel, comme la plupart d'entre nous, était né de parents peu fortunés, mais très honorables. Il fut le fils de ses œuvres et arriva à la fortune, ce qui ne le rendait pas plus fier avec ses anciens Camarades, au contraire.

Il était tout dévoué à notre Société; la meilleure preuve est sa souscription de 5.000 francs pour l'achat de notre hôtel.

Il avait grand cœur, et le prouva en ouvrant largement sa bourse à la famille qui lui restait, particulièrement à sa sœur qu'il dota richement. Ceux qui, comme moi, assistaient à son enterrement, ont pu voir, par la douleur de sa compagne et de ses enfants, quel époux regretté et quel excellent père était Ravel.

Nous serions très heureux que ces regrets unanimes — car Ravel ne comptait parmi nous que des amis — et ces marques d'affection pussent adoucir, dans une certaine mesure, les chagrins de sa famille, que nous comprenons parfaitement et dont nous partageons l'immense douleur.

PAYONNE.

(Châl. 1854.)